

« — Les hommes que vous attaquez sont mes hôtes ! s'écria-t-il d'une voix habituée à commander ! ils se préparent à partir. Retirez-vous !

« — Nous sommes ici pour venger nos dieux, répond un guerrier à son casque et à sa cuirasse d'or qu'on reconnaît pour son neveu.

« — Eh bien ! au nom même de ces dieux dont je suis le grand-prêtre, reprend Montézuma en en retirant de dessous son manteau l'image sacrée dont il s'était jusqu'alors séparé, au nom d'Huitzilopotchtli dont voici le symbole vénéré, de nouveau je vous commande de vous éloigner ; obéissez, ou...

« Guatimozin ne lui laissa pas le temps d'achever ;

« — Aztèques, vengez vos dieux ! Voici le traître qui les a livrés à la profanation !

« A cet appel de leur prince, les guerriers mexicains répondirent par une décharge générale de pierres dont l'une atteignit au front l'empereur qui, en tombant entre les bras des Espagnols, laissa échapper de ses mains mourantes la pipe dans laquelle il avait mis sa dernière espérance.

« Montézuma survécut peu de jours à sa blessure. Après sa mort, les Espagnols, toujours étroitement bloqués, firent, pendant une nuit à laquelle leurs historiens ont donné le nom de la nuit fatale, une célèbre mais désastreuse retraite, pendant laquelle plusieurs des leurs eurent faits prisonniers et ensuite égorgés avec tous les raffinements de la plus atroce cruauté sur l'autel des idoles.

« La pipe sacrée, tombée aux mains des Aztèques, avait aussitôt après la mort de Montézuma été confiée à son frère devenu empereur. Guatimozin, héritier de la couronne de son oncle, le fut aussi de la précieuse amulette. Elle était à peine en son pouvoir, quand Cortez, à la tête de six cents Espagnols, d'une nombreuse armée alliée et d'une flottille de treize brigantins, portant de l'artillerie, vint mettre de nouveau le siège devant Mexico.

« L'histoire de ce siège rappelle celle de Jérusalem par les Romains : même bravoure et même fureur des deux côtés, même alternative de succès et de revers. Chaque jour était une suite de barricades, chaque maison une forteresse qu'il fallait emporter de force et défendre ensuite contre les assauts furieux des assiégés. Cortez dut se résoudre à démolir temples, palais, et maisons, à mesure qu'il avançait. Il essaya d'envoyer des parlementaires à Guatimozin : l'empereur les fit égorgés sur la pierre du sacrifice. Le siège tirait en longueur. Les provisions épuisées, la famine se fit horriblement sentir aux assiégés ; pour les nourrir, Guatimozin organisa des sorties. Les Aztèques s'y précipitaient avec la fureur du désespoir s'efforçant de faire des prisonniers et d'enlever les morts. Les prisonniers étaient immolés aux dieux le lendemain, et les cadavres coupés par morceaux servaient à assouvir la faim des guerriers. Bientôt, grâce aux précautions de Cortez, ils n'eurent plus même cette ressource, et la famine en vint à ce point que des mères égorgèrent leurs enfants pour les manger. A toutes les sommations de se rendre, Guatimozin répondait par un fier refus. La peste se joignit aux autres maux. Rien ne put dompter la fierté sauvage du dernier empereur.

« On arriva au 13 août 1521, date solennelle dans l'histoire de l'empereur Aztèque.

« Avant de donner un dernier assaut, dit M. Michel chevalier, Cor ez fit une dernière fois inviter l'empereur à se présenter. Ses envoyés revinrent avec le chuacoalt, magistrat du premier rang, qui déclara, avec l'air de la consternation, que Guatimozin saurait mourir, mais qu'il ne viendrait pas traiter. Puis, se tournant vers Cortez :

« — Faites maintenant ce qu'il vous plaira.

« — Soit, répondit Cortez. Allez dire à vos amis qu'ils se préparent ; ils vont mourir.

« En effet, les troupes s'avancèrent ; il y eut une dernière mêlée, un dernier carnage sur terre et sur le lac. Les Mexicains épuisés trouvèrent dans leur désespoir leur patriotisme, leur attachement à leurs dieux, la force de lutter encore avec héroïsme. Guatimozin, acculé au rivage, se jeta dans un canot avec quelques guerriers, et essaya de s'échap-

per à force de rames ; mais un brigantin de la flottille espagnole le poursuivit : il fut pris et mené à Cortez qui le reçut avec les égards dus à une tête couronnée. Lui, s'avançant avec dignité sur la terrasse préparée pour cette triste entrevue d'un prince captif avec son vainqueur.

« — J'ai fait, dit-il tout ce que j'ai pu pour sauver mon peuple. Faites de moi ce que vous voudrez.

« — Le Espagnols, répondit Cortez, savent honorer la valeur jusque dans leurs ennemis.

« Il envoya ensuite chercher l'impératrice et fit servir un repas à ses deux augustes prisonniers. L'empire Aztèque avait cessé d'exister, et la domination espagnole était établie au Mexique.

« Dans les premiers moments, les vainqueurs se montrèrent généreux ; ils épargnèrent le sang des vaincus et ne mirent aucune opposition à leur douloureuse émigration. Mais comme ces héros d'aventuriers étaient venus, quoi qu'on en dise, pour autre chose que pour planter sur le sol vierge du Mexique le glorieux symbole de la fraternité, la croix qui donna la liberté au monde, ils s'occupèrent avec ardeur à rechercher un butin qu'ils pensaient devoir être immense. Leur cupidité déçue, car tout au plus s'ils trouvèrent en or la valeur de deux millions cinq cent mille francs, excita leur fureur ; ils s'imaginèrent à tort ou à raison que les Indiens avaient enfoui leurs trésors, et, pour les retrouver, exercèrent sur les malheureux Mexicains les plus indignes violences. Les chefs les plus illustres n'en furent pas exempts ; le roi de Tacuba et Guatimozin lui-même furent soumis à la torture du feu. L'empereur déchu n'avait pas eu le temps de cacher la pipe funeste, seule image qu'il eut pu conserver des dieux renversés qu'il adorait toujours dans son cœur. Elle tomba aux pieds de ses bourreaux au moment où ils le dépouillaient pour le frotter d'huile avant de l'étendre sur des barres de fer rougi. Insensible jusque là, Guatimozin ne put retenir une larme en se voyant enlever le seul objet auquel il tint sur la terre, mais bientôt, reprenant sa fierté, il plaça lui-même ses pieds sur le brasier. Le roi de Tacuba, vaincu par la douleur, avoua qu'il avait caché de l'or dans sa maison de campagne, et comme l'empereur semblait prendre en pitié sa faiblesse :

« — Seigneur, lui dit le cacique, vous ne pouvez comprendre ce que je souffre.

« — Et moi, reprit Guatimozin avec un sourire, crois-tu que je sois sur un lit de roses ?

« Cortez, surpris de tant de grandeur d'âme, ordonna de cesser la torture. Mais, peu de jours après, cédant à de lâches insinuations, il fit saisir comme conspirateurs les deux nobles victimes et les condamna à être pendus par les pieds pour que leur mort fut à la fois plus lente et plus ignominieuse.

« Pendant que le dernier des empereurs Aztèques mourait avec la grandeur d'âme d'un héros, Quinonés et Avila, deux officiers de confiance de Cortez le *Conquistador*, voguèrent sur l'Océan pour porter en Espagne, à l'empereur Charles-Quint, de l'or travaillé ou en poudre, et beaucoup d'objets Parmi lesquels un des plus riches et des plus curieux, était la pipe de Guatimozin. »

## CHAPITRE IX.

*Dans lequel il est question de Monsieur de Voltaire et de son école, et où Monsieur Sorbier apprend sur ses amis des détails peu à leur honneur.*

« Avant de passer en Europe à la suite de votre pipe, permettez-moi dit M. Sorbier en s'adressant aux ouvriers, de discuter avec mon honorable antagoniste une petite question qui, j'en suis sûr, ne sera pas sans intérêt pour vous, puisque vous êtes réunis ici surtout pour vous éclairer. J'ai, depuis notre dernière conférence, préparé quelques notes qui ne me font pas l'air d'être très-favorables à la tolérance catholique, et je ne serais pas fâché de savoir si vraiment la justice est toute de mon côté.

« — Jusqu'à présent je crois l'avoir prouvé, répondit mon père.

« — Jusqu'à présent, je ne le nie pas, mais vous avez fait partir votre pipe au bon moment, mon cher voisin, et vous partez avec elle juste à l'instant où commence la persécution fanatique contre les vaincus, l'établissement de l'esclave ou de la traite, cet horrible trafic de chair humaine, contre lequel la philosophie réclama la première au nom de l'humanité outragée. Acceptez-vous la discussion sur ce terrain ?

« — Je l'accepte d'autant plus que je vous y attendais, et je suis prêt à répondre.

« — Alors je n'ai plus de scrupules ; vous êtes prêt, dites-vous, tant mieux ; car cette affirmation me dispense de vous ménager. Eh bien ! au nom de l'humanité, moi, Sorbier, j'accuse, en présence de tous ces braves ouvriers, la religion catholique d'avoir non-seulement toléré l'esclavage, d'en avoir couvert les infamies avec la robe noire de ses prêtres, mais encore de l'avoir enseigné au monde comme une loi divine.

A cette accusation solennelle, un mouvement d'étonnement parcourut l'auditoire. Mon père seul demeura impassible.

« — Mes amis, dit-il après un instant de recueillement, vous avez entendu. Entre la philosophie et le catholicisme, car il ne s'agit plus ni de M. Sorbier ni de moi, vous allez être les juges. Écoutez ; vous prononcerez ensuite du haut de votre conscience.

« Il y a 1865 ans, le christianisme n'existait pas sur la terre. L'esclavage, lui, y régnait partout : en Grèce, à Rome en Egypte, chez les barbares comme chez les nations les plus civilisées, dans les républiques comme dans les empires. Dans Athènes la républicaine comme dans Rome l'impériale, il y avait pour chaque homme cent cinquante ou deux cents esclaves, soumis sans aucun contrôle aux caprices de leurs maîtres, ne possédant rien, pas même leurs enfants, regardés par la loi comme un vulgaire produit de l'exploitation, pas même leur honneur, un animal ne peut pas en avoir ; et les plus grands philosophes de l'antiquité en étaient à se demander, sans pouvoir répondre à leur propre question, si l'esclave était réellement au dessus de la brute. La puissance du possesseur de ces êtres dégradés, que le code romain appelait *des choses*, était sans limite. On les vendait, on les flagellait, on les crucifiait pour un verre cassé, on essayait sur eux la force des poisons, on les jetait vivants dans les viviers pour les voir se débattre dans les étroites puissances des muènes, on les envoyait à la torture on les faisait tuer par milliers dans les cirques pour amuser le peuple, et Néron, aux applaudissements de la foule, éclairait ses jardins avec des esclaves enduits de souffre et de poix, sans que les philosophes, qui sur une table d'or écrivaient, du bout de leur stylet vendu à tous les crimes, l'apologie du parricide, trouvassent dans le fond de leur cœur une parole de pitié pour les victimes ou de blâme pour les bourreaux.

« Voilà ce qu'était le monde avant l'avènement du christianisme. Enfin le Christ parut, et sa voix divine fut la première à enseigner aux hommes le triple dogme de la liberté, de l'égalité, de la fraternité. Le monde était plongé dans de telles ténèbres que la lumière l'épouvanta. Il se leva en masse contre la religion nouvelle, et la croix du Christ fait homme, ce premier arbre de la liberté planté au sommet du Calvaire, d'où ses bras devaient couvrir la terre, fut arrosé du sang d'un Dieu. L'Évangile était proclamé. Du haut de la colline où s'était accompli le déicide judaïque, douze hommes armés chacun non pas d'un glaive, mais d'une croix, douze hommes du peuple, sublimes ignorants, pauvres ouvriers enflammés par l'esprit de charité partirent pour porter à tous les points de la terre l'annonce de la bonne nouvelle et enseigner les nations. A cette occasion, quelques chrétiens périrent, a écrit un soi-disant professeur d'histoire, dans sa prétendue bible de l'humanité. Quelques chrétiens ! grand Dieu ! Non, non, l'enfantement de la liberté fut plus douloureux

(A continuer)